



©Gautier d'Agoty, *L'ange anatomique*

Écorchée vive

Christine DETREZ

Elle est de dos, regard perdu dans le vague. Regard grave, comme si, malgré tout, elle savait ce qui se trame, là, dans son dos. Maquillée, coiffée, comme pour sortir. Des boucles, et un serre-tête. Elle est de dos, un dos d'une magnificence pourpre, d'épais velours grenat, des manches gigot, un col haut. Un dos damassé, corseté de brandebourgs, on dirait un uniforme d'officier. Elle pourrait être dans un de ces salons d'alors, comme on les imagine, s'ennuyant doucement, à quelle heure on rentre, oui, tout va très bien, madame la Marquise. En l'occurrence, pas sûr que tout aille si bien pour la Marquise en question... Elle est de dos, et son dos est ouvert, écorchée vive. Et sa robe est de viande, bien avant Jana Sterback. Sauf que là, c'est sa viande. Et les brandebourgs sont ses côtes. Et sa peau déployée lui fait des ailes d'ange.

L'autre, allongée sur des draps de soie, tête renversée, yeux mi-clos, lèvres maquillées entrouvertes, comme en pâmoison. Les longs cheveux lui descendent jusqu'à la taille. Elle n'a gardé qu'un collier de perles. De vraies perles. Il sert à camoufler l'entaille qui permet de lui ouvrir le ventre, c'est simple, on appuie sur ses seins, ou ses hanches, et on a accès à tous les organes, derrière les reflets de sa peau de cire colorée.

Elles, ce sont les Vénus ouvertes qu'affectionnaient tant les artistes anatomistes du XVIII^e siècle. Quand à coups de scalpel ou de pinceaux, Gautier d'Agoty, Susini et les autres cherchaient la vérité. Enlever la peau comme une vulgaire pelure, et trouver dessous le secret. Une curiosité particulière pour les ventres, enceints ou pas. Et ces femmes, dépecées sous l'œil et la main de celui qui sait, mises au secret, condamnées au silence. À chacune sa place.

In carne veritas alors ? Ou alors bien plus enfoui – la science a fait des progrès et il faut vivre avec son temps – le secret tricoté dans l'ADN. On en entend tous les jours des histoires d'analyse d'ADN, corps exhumés, pour savoir la vérité et dénouer les fils de l'intrigue... Un point à l'envers, un point à l'endroit, maille coulée, maille serrée, des pleins et des déliés, une dentelle si fragile, dévorée par les trous. C'est un tissu, également, le velours dévoré. Un tissu luxueux, un tissu pour une robe de princesse. Qu'importe si la robe est cousue de fil blanc, comme toutes les histoires qu'on se raconte, mitées de silence, pour essayer de déguiser l'absence. On enrobe d'oripeaux tout ce qu'on veut taire. Le secret crocheté bien serré, avec le silence en sautoir. Une robe fantôme de mots pour habiller l'absente.

Comment les crocheter, justement, ces serrures de silence ? Toutes les familles ont des secrets, leur secret, paraît-il, comme un trésor, comme des bijoux qu'on se lègue de mère en fille, des bijoux d'argent qui s'oxyderaient si on les portait. Peut-être est-ce pour cela que le silence est d'or, ça résiste bien mieux au temps qui passe. Toutes les familles ont leur secret, ciselé au creux des conversations, attention à la gaffe, un vrai travail d'orfèvre. Le secret planqué dans les blancs de l'album photo, du temps de l'argentique. Des images enlevées, censurées, effacées des mémoires, interdites de souvenir. Des photos découpées, comme

les frises qu'on fait quand on est petit : on plie la feuille en accordéon, sur un petit air de bal musette, on évide la silhouette, il faut être délicat, le moindre coup de ciseau mal placé peut être fatal, et le dessin se reproduit en creux, de pli en pli, et le secret se transmet de génération en génération, comme un patrimoine génétique.

Peut-être suffirait-il alors de se regarder dans un miroir, et la ressemblance à fleur de peau évidente, brodée dans les tissus, c'est bien comme ça qu'on cache le mieux, en laissant au vu et au su de tous, si c'est vrai pour une lettre, ça l'est peut-être aussi pour le reste. Le secret cacheté dans les cellules, et qui prolifère, comme dans les familles où l'enfant, en grandissant, par son visage même, dénonce l'origine cachée, la filiation que personne, personne ne voulait savoir, et que personne, personne ne veut voir... L'allongé des yeux, la courbe de la joue, le profil du nez... et mon visage en calligramme, qui dessinerait tous les mots tus, le nom censuré. Peut-être est-ce le reflet en anamorphose qui révélerait la photo disparue, le grain de la peau, miroir aux alouettes pour tenter de recomposer le visage explosé dans le rétroviseur pulvérisé...

Et le grain de la voix ? C'est social ou biologique, un timbre de voix, une fois dépouillé de ses accents et intonations ? Ca s'insinue aussi, un son de voix, ça se combine avec les chromosomes, ça se roule, se love, dans les circonvolutions du cerveau, ça se mêle aux allèles, forcément. Et l'odeur d'une peau, c'est aussi une chimie de molécules, non, les parfums ? Et les mots non dits, est-ce qu'eux aussi se combinent à l'ADN, jusqu'à créer une chimère, un monstre qui toujours raconte des histoires ? Comme dans les contes où les jeunes filles se mettent à cracher crapauds et serpents à chaque mot. C'est gênant les filles qui parlent sans autorisation. Bouche cousue. À moins que ce ne soient des roses et des diamants, qui sortent de la bouche des filles...

Un artiste du nom d'Eduardo Kac code un verset de la Bible en morse, puis le traduit en séquence d'ADN, qu'il implante dans un organisme, la *Escherichia coli*, petite choucho des généticiens, on lui en a fait voir de toutes les couleurs à cette *E. Coli*, juste parce que c'est une bactérie qui mute très rapidement, idéale pour les expériences. On laisse *Escherichia* avec ses copines bactéries, pour, au bout de quelques temps de socialisation, lui prélever de l'ADN, et refaire le trajet inverse, ADN, code, texte... Et, incroyable, le texte recueilli a changé, la vie a transformé les mots... C'est intéressant la génétique, ça apprend plein de choses. Une autre histoire de bactérie, celle de Luca, la bactérie commune à tout le vivant, depuis 37 millions d'années, Last Common Universal Ancestor... bizarre de lui avoir donné un nom masculin. Jusqu'où faudrait-il alors creuser pour trouver cette énigmatique cellule mère universelle ?

Le secret, je l'ai porté avec toi, ma petite fille, enlacés comme des jumeaux, ou peut-être est-ce lui qui a mûri, gonflé en moi, lui ma chimère. C'est ce qu'il cherchait, d'Agoty, en ouvrant les Vénus... Je l'ai porté, codé dans mes cellules, pour que toi, un jour, tu le dises, que toi un jour, tu délivres le secret, que toi un jour, tu me délivres du secret, que toi, maladroitement, de tes mains poisseuses de confiture et de miel, tu m'écartes les cheveux de l'oreille, et y murmure « maman, j'ai un secret, je t'aime, plus haut que le ciel ». Et non, le texte n'avait pas changé.

